

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Marcel MICHELET

Baudelaire et les Fleurs du mal

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1947, tome 45, p. 122-129

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

BAUDELAIRE

et

Les Fleurs du Mal

Dans *Les fleurs du mal*, les titres des chapitres indiquent une courbe descendante d'une tragique douleur.

1. Spleen et idéal
2. Tableaux parisiens
3. Le Vin
4. Les Fleurs du Mal
5. La Révolte
6. La Mort

D'un idéal infini au sommet central de son âme, une évasion désespérée dans le tourbillon de la vie extérieure, dans l'oubli, dans le mal ; une poursuite sans merci de « cet ange qui le gardait », et l'engouffrement, les yeux hagards, dans le maëlstrom de la révolte et de la mort.

I. Spleen et idéal

a) *L'idéal infini*. C'est d'abord une invitation au lecteur. Nous reconnaissons déjà le farouche qui ne dort pas et qui ne veut pas laisser dormir sur les moelleux coussins de l'ennui. « La sottise, l'erreur, le péché, la lésine », tout cela peut nous être pardonné si nous ne tombons pas dans ce vice fétide qui est le nonchaloir, le fâcheux *taedium* dont parle S. Thomas, qui fait que la vie ne trouve plus rien à donner parce que nous sommes emmurés dans une prison de tristesse.

Il y aurait une porte de sortie, mais elle s'ouvre par le haut. Il faut avoir le courage d'y regarder et de commencer l'ascension, qui demandera toutes les larmes de notre âme. C'est l'idéal du poète. D'abord sa solitude acceptée. Non point la société facile et les jeux frivoles, mais l'isolement du génie, comme de l'héroïsme, comme de la sainteté. Tout homme qui commence à fuir les sentiers du médiocre peut s'écrier avec Sainte Jeanne d'Arc :

« Hélas, tout ceux que j'aimais sont absents de moi ! »
C'est la plainte qui s'exhale de la première pièce : *Béné-
diction*. Le poète sera incompris de sa mère. De son
épouse. De tous ceux qui devraient le mieux comprendre,
en qui il a reposé son cœur.

« Tous ceux qu'il veut aimer l'observent avec crainte. »
Aux bassesses du peuple, à l'égoïsme de sa mère, à la
vanité de son épouse, le poète s'arrache pour se réfugier
dans la souffrance. Voici renouée la tradition du Moyen-
Age qui est la tradition chrétienne ; réintégré dans l'art
ce drame qui scandalisait le monde, la Rédemption. Et
des accents auxquels nous n'étions plus habitués depuis
longtemps.

Soyez béni, mon Dieu, qui donnez la souffrance
Comme un divin remède à nos impuretés,
Et comme la meilleure et la plus pure essence
Qui prépare les forts aux saintes voluptés.

Qu'il est grand, le poète ! L'homme de volonté excel-
lente qui tente à reconstruire la création dans sa volonté
et dans son cœur !

Je sais que vous gardez une place au poète
Dans les rangs bienheureux des saintes légions,
Et que vous l'invitez à l'éternelle fête
Des Trônes, des Vertus, des Dominations.

Alors, ce n'est pas trop de la douleur. Elle est d'une
telle qualité, cette pierre précieuse, toute décantée dans
le feu purificateur !

Je sais que la douleur est la noblesse unique
Où ne mordront jamais la terre et les enfers ;
Et qu'il faut pour tresser ma couronne mystique
Imposer tous les temps et tous les univers.

Très pauvres à côté de ceux-ci les accents de Victor
Hugo et d'Alfred de Musset. La vie profonde du poète,
nous la connaissions par ses pièces d'enfance ; nous la
saurons mieux encore par des carnets intimes. Expri-
mer en des vers aussi dépouillés de littérature la réalité
de la communion des saints, cela ne peut venir que du
cœur ; et ne pressentons-nous pas déjà la voix de quel-
qu'un qui ne sera pas seulement un amateur, mais un
témoin du christianisme, de Léon Bloy ?

Enfin, voyons ici la valeur exacte du monde et l'origine des symboles qu'on a tant prostitués. Les symboles ne sont point les reflets mystérieux d'un néant littéraire où l'âme délicieusement s'abandonnerait à sa déliquescence. Ils ne sont plus les images du rêve de Jean-Jacques Rousseau, mais l'appel d'une suprême réalité.

Mais les bijoux perdus de l'antique Palmyre,
Les métaux inconnus, les perles de la mer,
Par votre main montés ne pourraient pas suffire
A ce beau diadème éblouissant et clair ;

Car il ne sera fait que de pure lumière
Puisée au foyer saint des rayons primitifs,
Et dont les yeux mortels, dans leur splendeur entière,
Ne sont que des miroirs obscurcis et plaintifs.

Vers le ciel où constamment il regarde, le poète se lance d'un vol sublime ou d'un pied boiteux :

Ses ailes de géant l'empêchent de marcher.

Il ne peut être que sublime ou infâme. Il ne saurait s'accommoder de notre morale bourgeoise et de nos habitudes. Et n'est-ce point ce qui le prépare au monde nouveau du péché et de la grâce ? Il se détache et,

d'une aile vigoureuse
S'élance vers les champs lumineux et sereins, :

Celui dont les pensers, comme les alouettes,
Vers les cieux le matin prennent un libre essor,
— Qui plane sur la vie et comprend sans effort
Le langage des fleurs et des choses muettes.

Autour d'une table garnie ou dans un salon, entendre certaines personnes légiférer sur l'art moderne avec une impitoyable assurance, il y a de quoi vous remplir d'amertume pour le reste de vos jours et faire désirer ce bienheureux envol de l'alouette. Ah ! ces tailleurs de pierre, comment voulez-vous qu'ils comprennent jamais

« Le langage des fleurs et des choses muettes » ?

Baudelaire n'en guérit jamais et c'est là que commence son drame.

Pourtant, le voici qui prend la peine de nous l'expliquer dans le détail, ce langage symphonique, cette invincible et prenante harmonie que dégagent les mystérieuses

correspondances des êtres. Combien ont ce respect devant la création, d'y entrer comme dans un temple où habite la majesté de Dieu ; cette humilité de reconnaître le mystère des choses et de le leur demander dans l'amour ? Ils entendraient alors, et leurs yeux s'éclaireraient d'une flamme nouvelle.

Mais hélas ! nous avons tué la joie dans le dégoût, pour nous réfugier dans les paradis artificiels :

Nous avons, il est vrai, nations corrompues,
Aux peuples anciens des beautés inconnues :
Des visages rongés par les chancres du cœur,
Et comme qui dirait des beautés de langueur ;
Mais ces inventions de nos muses tardives
N'empêcheront jamais nos races maladiques
De rendre à la jeunesse un hommage profond,
— A la sainte jeunesse, à l'air simple, au doux front,
A l'œil limpide et clair ainsi qu'une eau courante,
Et qui va répandant partout, insouciant
Comme l'azur du ciel, les oiseaux et les fleurs,
Ses parfums, ses chansons et ses douces chaleurs.

Ce sont pour Baudelaire les grands peintres qui nous font, à force de pénétration par la couleur, sortir de notre humanité triste. Nous commençons à trouver ici son amour de la couleur, qui est pour lui harmonie, mélodie et contrepoint et qui évoque avec le plus de force le paradis terrestre toujours rêvé. N'est-ce point que la couleur est riche de tout le soleil, irradiation temporelle de la lumière même, et composant la vaste symphonie du jour ? Alors, tous ces puissants génies du pinceau deviennent pour lui des demi-dieux entrouvrant les saintes portes fermées.

Voici « Rubens, fleuve d'oubli », « Léonard de Vinci, miroir profond et sombre », Michel-Ange et ses

« ... fantômes puissants qui dans les crépuscules
Déchirent leur suaire en étirant les doigts ».

Il n'oublie point les burlesques, dont la peinture écartelée nous ouvre le ciel d'en bas : Puget, « qui sut ramasser la beauté des goujats », Watteau et sa folie, et Goya, « cauchemar plein de choses inconnues ». Et

« Delacroix, lac de sang hanté des mauvais anges... »

Ce que tous les grands peintres ont dit de l'homme, c'est sa misère et sa contingence ; ils ont fait tourner devant nos yeux éblouis les mille aspects sous lesquels nous viennent encore les nostalgiques reflets du divin jardin.

Ces malédictions, ces blasphèmes, ces plaintes,
Ces extases, ces cris, ces pleurs, ces Te Deum,
Sont un écho redit par mille labyrinthes ;
C'est pour les cœurs mortels un divin opium.

C'est un cri répété par mille sentinelles,
Un ordre renvoyé par mille porte-voix ;
C'est un phare allumé sur mille citadelles,
Un appel des chasseurs perdu dans les grands bois.

Car c'est vraiment, Seigneur, le meilleur témoignage
Que nous puissions donner de notre dignité
Que cet ardent sanglot qui roule d'âge en âge
Et vient mourir au bord de votre éternité...

b) *L'idéal impossible*. Effrayé de ces sommets lumineux, le poète commence à descendre la pente, vers la maladie, la fatigue et la mort :

Ma pauvre muse, hélas, qu'as-tu donc ce matin ?
Tes yeux creux sont peuplés de visions nocturnes...

A cette lassitude morale s'ajoutent les difficultés matérielles qui suivent ; et quand on rime pour gagner son pain, la beauté se dérobe à travers les nuages.

Sentant ta bourse à sec autant que ton palais,
Récouteras-tu l'or des voûtes azurées ?

Le poète a beau parcourir des yeux le firmament plein d'étoiles ; chaque soir ramène la vision de son âme perdue.

Mon âme est un tombeau que, mauvais cénobite,
Depuis l'éternité je parcours et j'habite ;
Rien n'embellit les murs de ce cloître odieux.

Les saints, en contemplant leurs misères, les tournaient en louange ; le poète, d'une autre manière, peut en faire de l'or et de la beauté. Mais c'est un labeur sanglant.

O moine fainéant ! Quand saurai-je donc faire
Du spectacle vivant de ma triste misère
Le travail de mes mains et l'amour de mes yeux ?

Le courage manque. Et voici paraître au détour du chemin l'Ennui,

Cet obscur ennemi qui nous ronge le cœur !

Le doute alors se fortifie de toutes ses défaites, et l'espoir disparaît comme le soleil dans les tombes. Les désirs s'exaltent, mais :

Qui sait si les fleurs nouvelles que je rêve
Trouveront dans ce sol lavé comme une grève
Le mystique aliment qui ferait leur vigueur ?

Dans la mesure même où la volonté s'éteint devant un labeur difficile, le souvenir s'exaspère à rechercher la trace des paradis perdus ; son imagination s'égaré « sous les vastes portiques » de ces lointains palais ; ou bien encore elle aime à suivre les bohémiens qui vont, qui vont, sans attache sous le ciel, et pour lesquels s'ouvre

L'empire familier des ténèbres futures.

Il est d'autres voyages dans des pays très lointains et très ténébreux qui sont le cœur de l'homme. Le poète quelquefois s'y aventure, et c'est comme d'être ballotté sur les flots dans le vaste océan, homme,

tu contemples ton image
Et ton esprit n'est pas un gouffre moins amer.

Il trouverait un refuge contre cette grandeur ennemie dans l'orgueil, dans cet orgueil de Don Juan qui

« Regardait le sillage et ne daignait rien voir. »

Mais l'orgueil finit dans la folie, le silence et l'enfer.

c) *Les beautés et les amours* Le premier idéal de Baudelaire était infini, là où se rejoignent toutes les bontés de la terre. Mais, — douleur, désillusion, faiblesse, — le voici qui lâche prise et qui descend dans les ténèbres où l'être irrémédiablement se divise. Ah ! Ce n'est plus maintenant le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, mais la froide beauté « comme un rêve de pierre », qui ne peut inspirer au poète qu'un amour

Eternel et muet ainsi que la matière.

Cependant, il ne faut plus des émaux et des camées, ni

Ces pieds à brodequins, ces doigts à castagnettes,

car tout cela est bien trop pauvre pour un cœur infini, absolu dans ses désirs. Le Crime, la Nuit, les Titans, le mal si ce n'est pas le bien, mais sortir, sortir !

Ici précisément, devant l'impossibilité des hauteurs souveraines, commence à naître le goût monstrueux de l'enfer, jusqu'à ce qu'une main, dans le dernier moment, vienne l'enlever palpitant vers les sommets du ciel.

La beauté, il veut l'étreindre à tout prix comme elle est, éparsée dans les choses, et c'est une course pathétique à travers les buissons déchirants. Car précisément c'est la voie inverse qu'il faudrait suivre, celle qu'indiquent S. Augustin et S. Jean de la Croix, qui gravit, à travers un désert de créatures, la montagne du Carmel. Baudelaire écoute les voix séduisantes et se jette d'abord au mirage le plus fascinant, la femme. Cet être mystérieux porte sur son visage le signe éternel ; mais parce que trop souvent ce signe est profané, ce sont des clartés d'enfer que projettent ses yeux. Ebloui, le poète s'y précipite avec frénésie, au risque de se damner.

Infernal ou divin, tel est le visage de la beauté,

Versant confusément le bienfait ou le crime ;
Ses baisers sont un filtre et sa bouche une amphore
Qui font le héros lâche et l'enfant courageux.

Elle marche sur des morts dont elle se moque ; l'Horreur est son bijou le plus charmant et le Meurtre une de ses breloques... Les deux dernières strophes de la pièce XXII sont, je crois, pure ironie, et tristesse de s'être résigné à séparer ce qui ne se peut, la *Beauté* de la Personne seule en qui nécessaire et totale elle se trouve. La beauté séparée de Dieu et divinisée ne peut mener qu'à ces profondeurs :

Que tu viennes du ciel ou de l'enfer, qu'importe ?

Baudelaire souffre trop du signe divin sur son visage et dans son cœur pour être chez lui dans le fond des enfers ; c'est en vain qu'il cherche à étouffer

... le vieux, le long remords,

et quoique « Le diable ait tout éteint aux carreaux de l'auberge », il devine et désire jusqu'à la mort la bien-faisante lumière extérieure, et de son tombeau sort un *De Profundis* qui déchire la terre et les enfers. Dans une convulsion de désespoir, c'est la criminelle créature de ses égarements qu'il chargera, du fond de l'abîme, de porter ce message :

Alors, ô ma beauté, dites à la vermine
Qui vous mangera de baisers
Que j'ai gardé la forme et l'essence divine
De mes amours décomposés.

Ce souvenir du divin dissipe un instant les images funèbres, et voici retentir, frais comme l'herbe du printemps, *l'invitation au voyage*.

Ajoutez les deux volets : *Paysage et Rêves Parisiens* et *Parisiens* et vous aurez dans un triptyque ce pays irréel où

Tout n'est qu'ordre et beauté,
Luxe, calme et volupté.

Il plairait au poète d'y « bâtir dans la nuit ses féeriques palais ». La réalité qu'il rencontre est souvent différente ; mais Baudelaire, le plus antivoltaire des hommes, semble fait pour déceler dans chaque misère un rayonnement de l'antique et éternelle beauté.

(A suivre)

Marcel MICHELET